

Introduction : Moshé Goldstein

Moshé Goldstein est le père de Meryem. C'est un paléographe¹ de grande renommée dans le monde entier, et il connaît toute l'histoire d'Israël depuis les Origines. Il a aussi dirigé des fouilles et des excavations à Qumran², afin de faire revivre le passé essénien³.

Moshé Goldstein a une grande connaissance, et une mémoire des temps anciens, dont il veut retrouver tous les vestiges. Il n'évoque pas l'histoire comme une époque révolue, il aime féconder le présent par le passé.

Il avait septante-cinq ans la dernière fois que Meryem l'avait vu à Bruxelles, mais pour elle, son père n'avait pas d'âge. Elle n'avait jamais craint de le voir vieillir.

Par l'esprit divin qui semblait souffler en lui, et par la mémoire qui revivait à travers lui, il semblait transcender les âges et le temps...

Chapitre 1 : Le complexe d'Electre

Le docteur Meryem Goldstein écarte de ses yeux une mèche de cheveux noirs. Il fait chaud sous la lampe puissante. Un voile de sueur luit sur son front.

A travers les ouvertures de ventilation placées en haut des cages, elle jette de brefs coups d'œil aux chiens, sans pour autant leur accorder plus d'attention. Cela fait plus de quatre ans qu'elle travaille comme vétérinaire, et elle ne compte plus le nombre d'opérations qu'elle a déjà effectué sur l'espèce canine.

Elle regarde Alexandra, son assistante, qui maintient un labrador sur la table, tandis que Meryem se penche pour l'examiner.

— Cela devrait être guéri, soupire-t-elle en examinant la partie centrale du dos enflée et sensible. Il s'est encore gratté.

Elle prend un antiseptique dans un placard et se met à nettoyer doucement la blessure.

— A quelle heure est ton avion ? demande Alexandra.

— A cinq heures, répond Meryem en jetant un coup d'œil à la pendule fixée au mur. Je vais devoir partir dès que j'aurai fini.

— J'aimerais que mon père vive à l'étranger. Cela rendrait nos relations tellement plus exotiques, lui dit Alexandra.

Meryem a un sourire.

— On pourrait décrire mes relations avec mon père de bien des manières Alexandra, mais certainement pas comme exotiques.

Surprise par l'assurance agressive de Meryem, Alexandra lève la tête et la regarde. Après l'avoir jaugé en silence pendant trois secondes, elle a haussé les épaules et se concentre à nouveau sur le chien.

Meryem achève de nettoyer la partie malade, puis après avoir pressé sur son doigt une goutte de crème, elle l'applique sur le dos du chien.

— Pendant mon absence, il faudra le nettoyer tous les jours. D'accord ? Continue les antibiotiques jusqu'à vendredi. Je ne veux pas que son phlegmon⁴ s'étende.

— Pars vite et amuse-toi bien, lui dit Alexandra.

— J'appellerai à la fin de la semaine pour m'assurer qu'il n'y a pas de complications.

— Cesse donc de t'inquiéter. Tout ira bien. La clinique peut survivre sans toi pendant deux semaines.

Cette remarque fait sourire Meryem. Alexandra a raison, elle s'implique trop dans son travail. Elle avait hérité de ce trait de caractère de son père. C'étaient les premières véritables vacances qu'elle prenait depuis quatre ans, il fallait en

profiter le plus possible. Elle serre le bras de son assistante.

— Allez, vas-y, lui dit Alexandra.

Meryem s'empare de son manteau, et se dirige vers la porte.

La circulation de l'après-midi est dense lorsqu'elle traverse l'Avenue Louise. De temps en temps, elle consulte sa montre. Son avion partait dans trois heures, et elle n'avait pas encore fait ses bagages.

Quand, elle entre dans l'appartement, elle se sert un verre de vin, met un CD, traverse le salon et appuie sur le bouton de son répondeur.

Il y a un message qui venait de son père :

« Meryem, ici ton père. Je me demandais si tu pouvais m'apporter du chocolat. S'il y a le moindre problème, appelle-moi, sinon je te retrouverai à l'aéroport. Je... euh... t'attends impatientement. Alors à bientôt. »

Elle sourit. Il avait toujours l'air si maladroit quand il essayait de dire quelque chose d'affec-tueux. Comme la plupart des archéologues, le professeur Moshé Goldstein, ne se sentait vraiment à l'aise que sur un chantier de fouilles.

Elle finit son vin et retourne dans la cuisine pour remplir à nouveau le verre. Malgré que son temps est compté, elle sort les poubelles et fait la vaisselle avant d'aller dans sa chambre pour préparer ses bagages.

Il y avait quatre ans qu'elle n'avait pas vu son père. De temps à autre, ils se parlaient au téléphone, mais les conversations étaient plus factuelles que chaleureuses. Il lui parlait d'un nouveau parchemin qu'il avait traduit. Elle racontait ses journées à la clinique ou une anecdote sur ses amis. Les communications duraient rarement plus de quelques minutes. Par conséquent, elle avait été surprise le mois précédent qu'il l'appelle de but en blanc pour l'inviter à venir séjourner chez lui à Jérusalem. Cela faisait cinq ans qu'il vivait en Israël, et c'était la première fois qu'il lui suggérait de venir le voir.

— J'ai presque terminé la traduction d'un parchemin, lui avait-il dit. Pourquoi ne prendrais-tu pas un billet d'avion ?

Sa première réaction avait été de s'inquiéter. A septante-cinq ans, il avait des problèmes cardiaques qui l'obligeaient à prendre des médicaments en permanence. Peut-être était-ce une manière de lui dire que sa santé déclinait et qu'il voulait faire la paix avec elle, avant qu'il ne soit trop tard. Cependant, quand elle lui avait posé la question, il avait assuré que tout allait parfaitement bien et qu'il pensait simplement qu'il serait agréable pour un père et sa fille de passer quelque temps ensemble.

Cela ne lui ressemblait pas, elle s'était méfiée. Mais, en fin de compte, elle avait réservé une place sur la compagnie « El Al », et lorsqu'elle lui avait téléphoné pour lui indiquer la date de son arrivée, il lui avait semblé éprouver une joie sincère.

— *Magnifique ! lui avait-il répondu. Nous allons nous amuser comme au bon vieux temps.*

Elle éparpille les vêtements sur son lit, prenant ce qu'elle veut emporter pour le ranger dans une valise. Elle a envie d'une cigarette, mais résiste à la tentation. Elle n'a plus fumé depuis presque deux ans, et ne veut pas s'y remettre.

Après avoir jeté les dernières affaires dans sa valise, elle va prendre une douche.

Une part d'elle-même craint ce voyage. Elle sait qu'ils finiront par se disputer, quels que soient leurs efforts pour l'éviter. En même temps, elle ne peut s'empêcher de ressentir de l'excitation. Cela faisait longtemps qu'elle n'était pas allée à l'étranger et, de toute façon, si les choses tournaient vraiment mal, elle pourrait toujours se promener toute seule dans Jérusalem pendant quelques jours.

Elle augmente le débit de l'eau, rejette la tête en arrière pour que le jet tombe sur ses seins et son ventre. Ensuite, après s'être habillée, elle sort avec sa valise en claquant la porte derrière elle.

La nuit est tombée, et une légère bruine fait luire les trottoirs sous les réverbères. Habituellement, ce genre de temps la déprimait, mais pas ce soir.

Elle vérifie qu'elle a bien son passeport et ses billets d'avion, et se dirige vers la station de taxis en souriant.

A Jérusalem, d'après la météo, la température dépasserait vingt-cinq degrés.

Il était minuit passé quand l'avion de Meryem touche le sol.

— Bienvenue à Tel-Aviv et bon séjour, lui dit l'hôtesse au moment où elle quitte la cabine pour entrer dans l'aéroport.

Le vol s'était déroulé sans histoire. Elle avait eu un fauteuil près du couloir central et avait bu deux verres de vin avec son dîner. Ensuite, elle avait regardé la moitié du film projeté, puis avait incliné son siège et fermé les yeux tentant de trouver le sommeil.

Son père travaillait en Israël depuis qu'elle était enfant. Selon les spécialistes, il était l'un des paléographes les plus distingués de son temps. Elle aurait dû être fière de lui, mais le fait est que les travaux de traduction de son père l'avaient toujours laissée de glace. Tout ce qu'elle savait, et tout ce qu'elle avait su depuis sa plus tendre enfance, c'est qu'il paraissait se plaire davantage dans un monde disparu depuis plus de deux mille ans qu'avec sa propre famille.

Chaque année, il se rendait en Israël pour consulter les parchemins de Qumran. Au début, c'était seulement pour un mois. Ensuite, la relation avec sa femme s'était dégradée, et les séjours en Israël s'étaient prolongés.

— *Ton père aime une autre femme, et cette femme s'appelle Jérusalem, lui avait dit un jour sa mère. C'était censé être une plaisanterie, mais ni l'une, ni l'autre n'avait ri.*

Et puis, le cancer était arrivé, et sa mère avait commencé à décliner rapidement. C'était à cette époque que Meryem en était venue à haïr son père.

Alors, que la maladie dévorait les poumons de sa mère, et que son père gardait ses distances, incapable de prononcer ne serait-ce que quelques mots de réconfort, elle avait ressenti une fureur envers lui qui paraissait accorder plus d'importance à des parchemins qu'à sa propre famille.

Quelques jours avant la mort de sa mère, elle lui avait téléphoné à Jérusalem, et lui avait hurlé des insanités dans l'appareil.

Pendant les funérailles, ils avaient à peine fait attention l'un à l'autre et juste après, son père s'était installé définitivement en Israël.

Pendant deux ans, ils ne s'étaient pas parlé, et puis, il lui avait téléphoné pour lui offrir de se réconcilier au terme de leur long silence. Et en un sens, c'était aussi pour cela qu'elle faisait ce voyage en Israël. Parce qu'elle savait qu'au fond de lui-même, à sa façon, et en dépit de ses travers, c'était un homme bon et qu'il l'aimait, et aussi qu'il avait besoin d'elle, tout comme elle avait besoin de lui.

Evidemment, il y avait aussi l'espoir, comme chaque fois qu'elle le voyait, que leur rencontre se déroulerait différemment. Peut-être ne se chamailleraient-ils pas, ne hurleraient-ils pas, ne bouderaient-ils pas, mais seraient-ils heureux et détendus, comme un père et une fille le sont normalement. Peut-être que cette fois, ils pourraient faire en sorte que tout se passe bien.

Le vol d' « El Al » arrive à Tel-Aviv en fin de matinée, avec un petit quart d'heure de retard. L'encombrement des pistes de l'aéroport Ben Gourion était déjà tel, que le pilote de l'A320 avait dû tourner en rond au-dessus de la mer pendant plus de dix minutes avant de pouvoir se poser.

Souriante, Meryem scrute le sol depuis le hublot. Au-delà du bleu de la mer s'étend Israël. Entre le gris et le blanc pur s'élèvent les collines de la Cisjordanie. Elle cherche à distinguer la blancheur éternelle de Jérusalem. La lumière cristalline où elle baigne est quasiment irréelle et engendre toujours la même émotion chez les visiteurs.

Au moment où l'avion amorce sa descente, elle se dit avec un sourire :

— Il y a quelques chances pour que tu sois contente de le voir pendant cinq minutes, et après tu recommenceras à te disputer avec lui.

Lorsqu'elle accède enfin au hall d'arrivée de l'aéroport, presque une heure après que l'avion ait touché le sol, et ce parce qu'il y avait eu une interminable attente au contrôle des passeports, suivie d'une autre attente à la réception des bagages, où des militaires effectuaient des vérifications au hasard. Elle aperçoit enfin sa valise, la prenant elle franchit la douane, le cœur battant à la pensée de revoir son père.

Comme il lui avait dit qu'il viendrait à l'aéroport, elle s'était vue sortant de la porte des arrivées pour le trouver là en train de l'attendre.

Tous deux auraient poussé un cri de joie et se seraient jetés dans les bras l'un de l'autre.

Elle jette un coup d'œil à la rangée de visages qui s'alignent devant les arrivées, mais son père n'est pas parmi eux.

A cette heure, le terminal est plein de monde. Des familles accueillent ou disent au revoir à l'un des leurs. Des militaires le pistolet-mitrailleur à la main circulent.

Elle attend un instant à la porte des arrivées, puis se met à aller et venir dans le hall. Elle déambule encore un peu, puis va changer de l'argent, demande un café et s'installe sur un siège d'où elle peut voir à la fois l'entrée du hall et la porte des arrivées.

Après une heure d'attente, elle appelle son père d'une cabine, mais personne ne répond. Supposant qu'il a pris un taxi, car il n'avait jamais appris à conduire, elle se demande si par hasard la voiture n'a pas été prise dans un embouteillage, ou bien s'il n'est pas tombé malade, ou si tout simplement il n'a pas oublié qu'il devait venir la chercher. Ce qui est toujours possible avec lui. Mais non, il n'a pas oublié. Pas cette fois-ci. Pas après qu'il ait paru tellement content qu'elle vienne. Il est en retard. C'est tout. Juste en retard.

Elle commande un autre café, se cale sur sa chaise et ouvre un magazine.

Meryem attend à l'aéroport jusqu'à quinze heures. Ses yeux sont rouges par les larmes et le manque de sommeil. Toutes les demi-heures, elle

avait appelé son père. Elle avait arpenté de long en large le hall des arrivées, et elle était même allée au terminal des vols intérieurs, pour le cas où il se serait trompé. Tout cela n'avait rien donné. Il n'était pas à l'aéroport. Il n'était pas dans sa maison. Ses vacances avaient mal tourné avant même d'avoir commencé.

Elle regarde pour la énième fois autour d'elle. Mais toujours rien. Elle se dirige vers le téléphone public et appelle une dernière fois la maison de son père. Puis, prenant sa valise, et mettant ses lunettes de soleil, elle sort et hèle un taxi.

— A Jérusalem ? demande le chauffeur.

Elle lui donne l'adresse et se cale avec lassitude sur la banquette arrière.

Pendant la majeure partie des dix dernières années, son père avait effectué de nombreuses fouilles à Qumran. Il savait tout de l'épopée des Manuscrits de la mer Morte. Chaque année, il s'installait sous sa tente, et y restait un mois d'affilé, travaillant sans relâche sur un petit périmètre de ruines recouvertes de sable, et mettant au jour une nouvelle parcelle d'histoire sur les esséniens. C'était une existence frugale, presque monastique. Il vivait seul avec un cuisinier, mais c'était le seul endroit au monde où il se sentait vraiment heureux. Ses lettres épisodiques révélaient, dans la description minutieuse des progrès de son travail, une satisfaction qui paraissait complètement absente des autres domaines de son existence. C'est pourquoi, elle avait été tellement

surprise lorsqu'il lui avait demandé de venir séjourner auprès de lui. C'était son monde, son endroit à lui, et il avait certainement fallu une raison profonde pour qu'il l'invite à y venir.

Le trajet depuis l'aéroport n'est pas des plus rassurants. Le chauffeur paraît n'avoir aucune notion de la sécurité routière.

La voiture sort de Tel-Aviv sans autre difficulté que la circulation des routes israéliennes. Les bus des touristes cohabitent avec les charrettes tirées par des mules et les voitures hors d'âge, sans compter les fous du volant cherchant à grappiller vingt secondes par kilomètres parcourus.

Enfin, au grand soulagement de Meryem, ils quittent la route principale en bifurquant sur la droite, et traversent un labyrinthe d'avenues verdoyantes. C'est un quartier silencieux et plus calme que le reste de la ville, avec de grandes villas et des massifs d'hibiscus, de lauriers-roses, de jasmins, de jacarandas, qui surplombent la vieille-ville.

Ils s'arrêtent enfin devant la maison de son père. Toutes les fenêtres sont fermées, volets clos. Ce qui donne à l'endroit un air abandonné.

Le chauffeur lui dit qu'il allait l'attendre pour la ramener au centre de la ville si son père n'était pas là. Il connaît quantité de bons hôtels à Jérusalem. Meryem décline l'offre, retire sa valise du coffre, paie la course, puis se dirige vers la maison.

A la porte d'entrée, elle frappe en criant :

— Papa ! C'est moi, Meryem !

Pas de réponse. Elle tourne la poignée. La porte n'est pas fermée à clef.

— Papa ! crie-t-elle encore.

Rien ! Elle traverse la pièce pour relever une persienne. Le soleil illumine le sol, et elle aperçoit aussitôt le corps, affaissé contre le mur opposé à la porte.

— Oh, mon Dieu ! s'écrie-t-elle en suffoquant. Oh non !

Elle se précipite, tombe à genoux et saisit la main de son père. Elle est froide et raide.

— Papa, murmure-t-elle en caressant ses cheveux. Oh Papa !